

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le labyrinthe du violeur

Marie Hélène Poitras, *Soudain le Minotaure*, Montréal, Triptyque, 2002, 180 p., 18 \$.

Dominique Tessier

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tessier, D. (2002). Review of [Le labyrinthe du violeur / Marie Hélène Poitras, *Soudain le Minotaure*, Montréal, Triptyque, 2002, 180 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 29–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le labyrinthe du violeur

Un sujet âpre, un traitement ambitieux, et une première fiction qui, malgré certaines faiblesses, est plutôt prometteuse.

PRÉSENTATION

DOMINIQUE TESSIER

P REMIER ÉLÉMENT QUI FRAPPE, dans les débuts en littérature de notre collègue Marie Hélène Poitras : la jeune auteure – elle est née en 1975 – sait rapidement camper une atmosphère et un personnage. L'ouverture de *Soudain le Minotaure* pourrait en effet servir de modèle à bien des romans : « La seule fille que je vois depuis six mois, c'est l'infirmière. Une géante, deux fois grande comme moi. Elle vérifie quotidiennement mes signes vitaux. Je me mettrais bien sa culotte sur la tête. » Celui qui parle ainsi, on le devine tout de suite, ne tourne pas très rond. Il s'appelle Mino Torrès (jeu de mots un peu trop appuyé avec Minotaure) et a écopé d'une peine de seize ans de prison pour viols. Au pluriel, il convient d'insister, car l'homme est un violeur invétéré : le nombre total de ses victimes, au Guatemala d'où il vient et au Québec, sa patrie d'adoption, s'élève à 33. Commettre 33 viols avant d'être écroué suppose du savoir-faire ou de la chance ; pendant longtemps, le narrateur n'a manqué ni de l'un ni de l'autre...

En prison, il se montre récalcitrant à la thérapie imposée aux délinquants sexuels, mais n'en réfléchit pas moins à ses actes. Réflexion froide, qui n'atteste d'aucune trace de remords. Son idée des femmes, il l'a acquise de son oncle Tio, fin lettré peut-être mais par ailleurs individu peu fréquentable qui, d'une guerre civile à l'autre, a trouvé maints exutoires à sa misogynie. Sur sa route, Mino Torrès, lui, a trouvé Ariane. « J'étais venu à Montréal pour violer Ariane. Elle était cette belle Blanche lettrée qui ne se laisserait pas faire. [...] J'ai du respect pour elle et je sais qu'elle pense à moi en ce moment. »

Bon, la symbolique est un peu lourde. Ici, ce n'est plus Thésée qui vainc le Minotaure et parvient à sortir du Labyrinthe grâce au fil d'Ariane, mais le monstre lui-même qui passe des ténèbres à la lumière, ou plutôt à sa propre lumière, grâce à Ariane. Par contre, Marie Hélène Poitras réussit généralement fort bien à se mettre dans la peau de ce monstre-là, et surtout à lui donner une voix. Même si, par moments, on trouvera que le violeur est peut-être un peu trop rationnel... En sa logique perverse, il possède en effet une étonnante faculté d'analyse et une lucidité inusitée.

En deuxième partie, l'auteure fait parler Ariane, qui a eu raison du monstre non sans sortir ravagée de l'expérience. Grâce à

son colocataire arrivé *in extremis*, l'étudiante de l'Université du Québec à Montréal n'a pas eu le temps d'être violée. Mais Mino Torrès aura néanmoins pu la bâillonner, la battre avec acharnement... En Ariane s'installent durablement la peur, l'angoisse, qu'elle tentera de juguler en se réfugiant dans son patelin natal

de Venise-en-Québec. Mais seul un exil momentané, sous la forme d'un voyage en Europe, lui apportera une certaine paix, lui permettra en somme d'affronter le monstre Torrès qui s'est insinué en elle. Ironie du sort, elle qui croyait jusque-là échapper continuellement aux statistiques de la violence doit maintenant se résoudre, à cause d'un petit immigrant guatémaltèque, à faire partie du lot commun. Marie Hélène Poitras effectue fort bien ce passage d'un narrateur à l'autre, la monstruosité presque banale de Torrès et l'incompréhension comme les angoisses d'Ariane étant habilement transmises par chacune des deux voix qui possèdent leur tonalité propre. L'auteure a par ailleurs su, ce n'est pas rien, éviter le manichéisme, un piège qui guettait tout particulièrement compte tenu du sujet, en adoptant une sorte de neutralité pour raconter les motivations du violeur et montrer comment celui-ci a construit, pièce par pièce et couche par couche, son édifice de misogynie.

Malgré ces qualités que possède *Soudain le Minotaure*, le bât blesse cependant quelque peu. Affaire de structure : entre ces deux voix qui s'expriment en parallèle manque une jonction. Fallait-il une troisième partie, qui aurait constitué la synthèse ici inexistante ? En tout cas, la boucle n'est pas complètement bouclée et au fur et à mesure que se déroule la

deuxième partie, on perd tranquillement le fil. Certes Ariane est un personnage attachant et crédible, fort sympathique pour tout dire, en raison de sa lucidité, de son intelligence et de son refus de se complaire dans un rôle de victime. Or, c'est vraiment la structure qui donne au roman son caractère inachevé. La voix de Mino Torrès reste ainsi en suspens, comme si l'auteure n'avait pas trouvé la juste façon d'en disposer.

Par contre, *Soudain le Minotaure* est de ces premiers romans qui révèlent un style, une écriture, une force aussi. Loin d'être décevant, ce livre témoigne d'une œuvre en devenir. À l'évidence, on ne pourra qu'être attentif à la suite, en espérant que suite il y aura en effet.

